

Jean-Pierre Naugrette

# **Pelé, Kopa, Banks et les autres...**

**les dieux de mon enfance**

récit

préface de Michel Crépu



Éditions de la Différence

## I

### *Où le Brésil apparaît déjà au-dessus du lot*

« On dit volontiers d'un joueur qu'il est "né" footballeur ; mais s'il est vrai qu'on peut naître ainsi, il faut surtout le devenir. »

En défense, on pouvait compter sur Bosquier.

Au sortir de la glorieuse coupe du monde de 1958 en Suède, au début de ces années 60 où l'équipe de France de football connaissait un creux qui allait durer des années, il fallait, disait souvent mon grand-père paternel, « assurer ». À défaut d'être capable de gagner, on devait essayer, dans la mesure du possible, de ne pas encaisser trop de buts, de défendre coûte que coûte, de limiter les dégâts.

À ses yeux, Bernard Bosquier était, sur ce plan, un modèle. Ancien joueur du FC Sochaux, puis défenseur central de l'ASSE (Association Sportive de Saint-Étienne), Bosquier, en tandem avec le gardien de but Georges Carnus, était « fiable ». Aucune passe en retrait hasardeuse au gardien susceptible d'être interceptée par un attaquant adverse en embuscade, l'exemple même du coup de poignard dans le dos, qui vous crucifie une défense. Aucune

tête du défenseur qui finit dans ses propres filets, cet « autogoal » aussi dévastateur que ridicule – comme celui commis le 14 août 2013 par le défenseur brésilien Dani Alves contre la Suisse, et qui a permis à cette dernière de l'emporter (certes en match amical, et à Bâle qui plus est, mais quand même) 1-0 face au Brésil. La Suisse battant le Brésil 1-0 !

Il ne fallait pas compter sur Bosquier pour commettre pareilles bourdes. Râblé, plutôt court sur pattes, c'était physiquement le contraire de son compère, le gardien Georges Carnus. Fin, félin, fragile, figure d'intellectuel, Carnus ressemblait presque à Anthony Perkins dans les films de ces mêmes années 60. Avec Bosquier en défense centrale et Carnus dans les cages, les équipes adverses savaient que la défense française était sinon solide, du moins respectable.

Bosquier fut champion de France avec « les Verts » de Saint-Étienne, sans discontinuer, entre 1967 et 1970. Puis champion de nouveau avec l'Olympique de Marseille en 1972, année d'un doublé coupe-championnat resté célèbre dans les annales du club. Dans cette même équipe, à une époque où les vedettes étrangères commençaient seulement à faire leur apparition dans les clubs français, s'illustraient le Yougoslave Josip Skoblar, très efficace dans la surface de réparation, et le Suédois Roger Magnusson, un grand dribbleur.

Si mon grand-père vantait les mérites de Bosquier, c'était sans doute parce qu'il lui ressemblait

un peu physiquement. Petit gabarit, il avait lui-même joué au football dans sa jeunesse avant la guerre. Avec ses camarades il lui fallait aller chercher les poteaux de but ainsi que les filets entreposés chez le cafetier situé près de la gare de Viroflay-rive-gauche, sur la voie ferrée qui relie Paris à Versailles, l'actuel RER C. Après quoi, j'imagine, ils se dirigeaient en file indienne vers le stade des Bertisettes situé en contrebas de l'Allée noire, cette route en lisière de forêt qui mène au cimetière, en bas de la côte de Vélizy. Les spectateurs de ces matches du dimanche étaient pour le moins réduits. En guise de supporters, il n'y avait guère que son propre père et l'oncle Parageau. Il avait gardé de ses années de footballeur interrompues par la guerre un joli shoot du gauche. Il ne disait jamais « tir » mais « shoot ». Il ne disait pas « tirer », mais « botter » un coup franc.

Plus tard, sur la pelouse de la maison, à Bonneval, entre Chartres et Châteaudun, dans l'Eure-et-Loire, nous avons longtemps joué au foot ensemble. Au fond du jardin, entre un mirabellier et le garage, nous avons convenu qu'il y avait là un espace libre pouvant matérialiser une cage. Dès que l'un avait marqué trois buts, il devenait aussitôt gardien. Et ainsi de suite.

Lorsque j'étais dans les buts, il ne manquait pas, au bout d'un certain temps, de me gratifier d'un tour à sa façon. Me tournant le dos, il faisait semblant de regarder au loin, comme s'il avait aperçu

un éventuel passant sur la rue de Chartres, puis pivotait brusquement, lançant son pied gauche qui « bottait » un tir tendu qui m'arrivait sur la droite. J'avais beau la connaître, l'admiration que je portais à cette fameuse feinte (je l'attendais à chaque fois, il le savait) l'emportait sur la méfiance élémentaire du gardien. Par définition, le gardien doit être la méfiance incarnée.

Dire que j'ai un souvenir précis de la coupe du monde 58 en Suède serait exagéré : j'avais trois ans à l'époque. Peut-on véritablement se souvenir d'un match de foot à l'âge de trois ans ? Je crois cependant me souvenir avoir vu, sur le tapis du salon, chez des amis de mes parents, de vagues images sur un poste de TV en noir et blanc. Je me souviens de la demi-finale, le fameux match France-Brésil qui avait suspendu cinq millions de spectateurs dans toute la France en juin 58, un mois après le retour du Général au pouvoir.

Avec le recul, je ne suis pas sûr de l'avoir vu. C'est plus tard, rétrospectivement, en regardant les images d'archives, que j'ai examiné en toute connaissance de cause les phases de jeu et les buts de ce match disputé le 24 juin 1958. Buts de Fontaine et Piantoni pour la France, de Vava, Didi, et d'un jeune garçon de dix-sept ans, Edson Arantes do Nascimento, surnommé « Pelé », auteur d'un triplé, « coup du chapeau » ou *hat-trick*, comme disent les Anglais. Résultat, 5-2 pour le Brésil, qui fera le même score le 29 juin contre la Suède en finale.

Je ne suis pas sûr d'avoir vu, dès trois ans, les dribbles ravageurs de Manoel Francisco dos Santos, petit bonhomme surnommé « Garrincha » d'après le nom d'un oiseau tropical. Cet ailier droit aux jambes arquées, de longueur inégale, dépassait immanquablement les arrières adverses grâce à une accélération fulgurante, suivie d'un pivot instantané et d'une passe en cloche vers l'avant-centre. Ni d'avoir pu apprécier le génie artistique du jeune Pelé, capable de marquer des deux pieds, et dont chacun des trois buts contre la France est de style différent. Encore moins l'élégance foncière du gardien Gilmar, avec son maillot noir. Tout cela, c'est plus tard que je l'ai appris. Le Brésil, à cette époque, c'était déjà des figures de style, un jeu de jambes, des dribbles, des passes lumineuses, fluides, une manière de tirer au but qui marche à tous les coups, ou presque. En demi-finale, la France, dont la presse internationale, même anglaise, louait le jeu inspiré, a fait ce qu'elle a pu, avant de se trouver dépassée par les événements.

Il faut dire qu'elle n'a pas eu de chance.

Alors que le score était encore de 1-1, le capitaine tricolore Robert Jonquet (Stade de Reims), très crispé depuis le début du match, est victime d'une double fracture du péroné sur un tacle involontaire de Vava. Le règlement de la FIFA n'autorisant pas, alors, les remplacements, Jonquet (1925-2008), considéré aujourd'hui comme un « monument »

du football français, dut subir une infiltration de novocaïne afin de reprendre sa place en deuxième mi-temps. Comme simple figurant, car aucun de ses camarades ne lui passait la balle. La blessure handicaperait lourdement la France, qui jouera en réalité à 10. On peut imaginer un autre scénario. À 1-1, s'il n'avait pas été blessé, la France aurait-elle eu une chance de victoire ? Jonquet était-il obligé de vivre pareil calvaire ?

Le lendemain, le journal *L'Équipe* déclare avec sagacité : « Les Français sont des footballeurs, les Brésiliens sortent d'un autre moule. »

Certes.

Mais que faire ?

En 62 au Chili, le Brésil aligne une équipe « de rêve », composée de huit champions du monde : Gilmar, Mauro, Zozimo, N. Santos, D. Santos, Zito, Zagallo, Didi, Vava, Pelé, Amarildo, Garrincha.

Le Brésil joue en 4-3-3 : quatre défenseurs, trois milieux de terrain, trois attaquants. Le trio d'attaque Vava-Pelé-Garrincha a de quoi donner des frissons à toute défense, pour la bonne raison qu'il est inarrêtable. À eux deux, Pelé et Garrincha sont capables de gagner une coupe du monde. Mais après la blessure de Pelé, c'est Garrincha qui fait le spectacle : il terminera meilleur buteur, avec quatre buts, à égalité avec Vava. Rien qu'en demi-finale contre le Chili, il en marque deux.

Le 17 juin 1962, la finale se déroule sous un soleil radieux.

Le contexte français est cette fois celui de la guerre d'Algérie. De cette époque, malgré les « événements » qui imprimaient les lettres OAS jusqu'à la porte de l'école, je garde des images ensoleillées, des chansons ou des discours à la radio – le Général au balcon d'Alger, Salan à ses côtés, Soustelle derrière lui, lunettes de soleil, la foule en liesse face au fameux « Je vous ai compris ! ». Les images d'actualités, l'émission *Cinq colonnes à la une*, sentaient la Méditerranée.

En finale contre la Tchécoslovaquie, le trio d'attaque prévu au début est devenu Zagallo-Vava-Amarildo. Lorsque Amarildo avait remplacé Pelé, ce dernier lui avait confié : « C'est Dieu qui te donne mon poste, il faut que tu en sois digne. » Visiblement impressionné par cette recommandation, Amarildo (Botafogo) sera à la hauteur, notamment lorsqu'il expédiera un boulet de canon dans les buts tchèques après un superbe slalom sur l'aile gauche. Sans Pelé, le Brésil l'emporte 3-1. La coupe du monde de 62, c'est plutôt celle de Garrincha, le joueur issu d'un milieu populaire, mort à cinquante ans en 1983 après avoir ruiné sa carrière et sa vie avec le trio infernal – argent, sexe, alcool. Après avoir triomphé en équipe, une fin de vie solitaire.

Le 28 avril 1963, la France retrouve le Brésil au stade olympique Yves-du-Manoir, à Colombes, plus souvent utilisé pour les matches du Tournoi des Cinq Nations en rugby. Pour ce match amical, Kopa n'est pas sélectionné à cause d'un différend



avec l'entraîneur Verriest : il écope de deux mois et demi de suspension. Marcel Loncle, appelé en sélection, refuse : quinze jours. Le jeune Georges Carnus reçoit sa première sélection. C'est l'équipe des Robert Herbin (AS Saint-Étienne), Yvon Douis (AS Monaco) ou Fleury Di Nallo (Olympique Lyonnais). Les Français sont menés au score grâce à deux buts de Pelé mais égalisent en fin de match par Wisniewski et Di Nallo. Malgré l'absence de Kopa, la France est loin d'être ridicule contre les champions du monde en titre. Finalement, c'est un dernier but de Pelé à la 85<sup>e</sup> – encore un *hat-trick*, comme en 58 –, qui fait la différence. Le lendemain, le journal *L'Équipe* titre éloquemment : « Pelé : 3, France : 2 ».

En 63, Kopa était encore, incontestablement, le meilleur joueur de foot français. Dans *Football d'aujourd'hui et de demain*, publié chez Flammarion en 1955 et revu en 1960, « illustré de 75 figures par Déro », Georges Briquet, l'un des plus grands commentateurs sportifs sur la radio de l'après-guerre, intercale son texte de photos représentant Kopa en action. Les légendes sont édifiantes : « Une foule immense, un adversaire médusé, un ballon prêt à obéir, Raymond Kopa, jambe d'appui en déséquilibre, va faire une passe... » Ou bien : « Un modèle de couverture de balle : Raymond Kopa semble envoûter le ballon... » Ou encore : « En pleine course, dans un bond prodigieux, une "tête" bien dirigée. Encore une attitude signée Kopa... »

DU MÊME AUTEUR

*Le Crime étrange de Mr Hyde*, roman, Actes Sud, 1998.

*Les Hommes de cire*, roman, Climats, 2002 ; *Le Visage vert*, 2010.

*Les Variations Enigma*, roman, Terre de brume, 2006.

*Retour à Walker Alpha*, nouvelles, Le Visage vert, 2009.

*Exit Vienna*, roman, Le Visage vert, 2012.

*Edward Hopper, Rhapsodie en bleu*, fiction, Nouvelles Éditions Scala, 2012.